Les routes : remède et poison de la condition humaine ?

Laurent RAVEZ

Université de Namur

Je voudrais introduire mon propos avec le titre d’un ouvrage qui a beaucoup fait rire l’un de mes amis congolais dont j’ai eu le privilège de diriger la thèse en Belgique. L’ouvrage en question, écrit par Sylvie Quesemand Zucca, traite de ce que l’on appelle les SDF, les sans domicile fixe. Il s’intitule : *Je vous salis ma rue*, en faisant une allusion claire à la prière adressée à la Vierge Marie. L’ouvrage traite de la vie que certains passent dans les rues, totalement exclus de la société. J’aimerais ici opposer la rue à la route. La rue est, pour certains, cet endroit par lequel je ne fais que passer, complètement anonyme dont on oublie vite le nom. Pour d’autres, comme les SDF dont nous parlons, la rue est comme une prison, un lieu d’où on ne s’échappe pas, une terre d’exclusion où l’on *croise* des centaines de personnes mais où l’on ne *rencontre* vraiment personne. A l’inverse, la route, les routes, nous permettent de nous échapper, de sortir de notre prison, d’aller vers un ailleurs. En route donc pour quelques réflexions.

Les routes vers l’Europe semblent aujourd’hui semées d’embûches pour tous ces réfugiés victimes de guerres atroces qui menacent d’anéantir des pays entiers. Pensons à la Syrie ou à l’Irak. Certains Européens, et je ne suis évidemment pas de ceux-là, redoutent l’invasion de leurs régions et poussent les décideurs politiques à fermer les portes d’entrée vers leur continent. Ceux-là, ces Européens apeurés, ont la mémoire bien courte. Ils oublient que leurs ancêtres aussi ont dû prendre la route pour échapper à la guerre. La plupart de ces exilés européens ont été accueillis à bras ouverts par de braves gens qui voyaient là l’occasion de sauver des vies, bien sûr, mais aussi de rencontrer d’autres êtres humains. Car la route favorise les rencontres. Elle nous permet de croiser le destin de personnes que nous n’aurions jamais pu croiser en restant dans notre rue. La route nous sort de notre tribalisme atavique. Elle nous ouvre à la différence, seule voie d’accès à notre identité : n’est-ce pas en me confrontant à l’autre différent de moi que je peux comprendre qui je suis vraiment ? Il n’est pas surprenant dès lors de découvrir que les pays les plus protectionnistes en Europe sont précisément ceux où l’on rencontre le moins d’ « étrangers ». Ce n’est pas la peur de l’invasion qui conduit à fermer les portes d’un pays, mais c’est la crainte de l’autre, du différent, celui-là-même que l’on rencontre au bout du chemin, sur la route.

La route est donc probablement un remède efficace à nos replis, à nos égoïsmes, à nos chauvinismes, pour ne pas dire à nos tribalismes. C’est cette route qui a changé ma vie en me faisant rencontrer l’Afrique, il y a quelques années. C’est cette route qui m’a permis de rencontrer ma femme à Madagascar et d’être accueilli dans une nouvelle famille. En prenant la route, je me suis trouvé. Je n’ai rien perdu de ce que j’étais, mais je me suis ouvert à des dimensions insoupçonnées jusque-là.

Construisons donc des routes pour soigner la condition humaine. Mais pas n’importe comment et pas à n’importe quel prix, car l’on sait que certains remèdes efficaces peuvent également devenir des poisons mortels. Ainsi, il existe des routes de la honte. Celles qui ont conduit des millions d’êtres humains réduits à l’esclavage de l’Afrique vers l’Europe et les États-Unis. Celles qui permettent aux pilleurs des richesses du sous-sol d’acheminer plus rapidement leur butin vers leur destination lointaine. Celles qui bafouent les droits humains au profit des lois du marché.

Quelle forme concrète pourrait prendre cette sorcellerie transformant le remède en un poison qui viendrait nous dévorer de l’intérieur ? Un remède devient un poison lorsqu’on oublie de respecter les conditions d’utilisation. L’aspirine que vous utilisez pour calmer votre mal de tête deviendra un poison si vous avalez dix comprimés en une seule fois. L’insuline que vous utilisez pour votre diabète vous tuera si vous prenez une trop forte dose. La route soigne l’isolement, le repli sur soi. Elle permet de faire voyager les biens et les personnes, d’échanger les valeurs et les idées. La route est au service de l’être humain. Un mauvais usage de cet outil reviendrait à en oublier ou à en gommer le caractère profondément humain. Une route doit servir à faire grandir l’humain et non pas à l’opprimer. Comment s’assurer que cette règle est bien respectée et que nous ne sommes pas en train de nous laisser empoisonner par une route ?

Mon activité de recherche est essentiellement tournée vers l’éthique des soins de santé. Je ne peux donc pas m’empêcher de m’inspirer pour cette réflexion de ce qu’on appelle la bioéthique. Pour prendre en charge de façon respectueuse un être humain malade, on invoque souvent quatre grands principes tout à fait transposables à notre réflexion sur les routes.

Le premier de ces quatre principes est le principe d’autonomie. Le patient doit être informé du mal dont il souffre et doit participer aux décisions concernant son traitement. En matière de construction de routes de quelque nature qu’elles soient, le respect du principe d’autonomie ne renvoie-t-il pas à la nécessité d’une consultation démocratique ? Le peuple doit être informé et consulté sur la nécessité de la construction d’une route, sur ses avantages, mais aussi ses inconvénients. Ensuite, il doit pouvoir consentir à ce projet, en dehors de toute contrainte. N’est-ce pas là un gage de réussite pour un projet aussi complexe que la construction et l’entretien d’une route ? S’il n’est pas pleinement accepté et validé par ses utilisateurs potentiels, de sérieuses difficultés sont à craindre. Un projet de route n’a de sens que si les usagers en comprennent l’utilité, en acceptent l’usage, se l’approprient et veillent à sa bonne utilisation.

Le deuxième principe à respecter est le principe de bienfaisance. Le docteur doit veiller à faire le bien de son patient. Mais attention, il ne faudrait pas perdre de vue que le patient peut avoir une vision très différente de celle du docteur concernant ce qui est bien pour lui. Il est clair que l’expert sait mieux que le néophyte ce qui est bien dans un domaine particulier, mais il est du devoir de l’expert d’expliquer les choses au moins savant que lui. Il n’est pas sérieux d’invoquer le manque d’éducation de certains villageois pour s’abstenir d’une telle information. On en revient dès lors au principe d’autonomie : sans un dialogue constructif avec les futurs usagers d’une route, on risque fort de bâtir un château de sable que la première tempête emportera.

Le troisième principe de la bioéthique applicable à la question des routes est le principe de non-malfaisance. Il porte sur des situations où il est illusoire de penser que l’on va pouvoir faire du bien au patient, par exemple, parce qu’il est en fin de vie et qu’on ne peut plus le sauver. Le principe rappelle alors qu’il faut s’abstenir d’ajouter du malheur à celui dont il est déjà victime. La construction de routes peut être source de grande nuisance pour certains. Pensons par exemple aux personnes qu’il faut déloger de leur parcelle pour permettre les travaux ou encore à celles dont le petit commerce devra être déplacé. Le principe de non-malfaisance rappelle qu’il faut réduire au maximum ces nuisances, en n’oubliant pas de proposer des compensations financières ou matérielles. En essayant de faire le bien par la construction de routes, il faut donc veiller à ne pas faire de mal ou à faire le moins de mal possible.

Enfin, le quatrième principe que je souhaite proposer est le principe de justice. Parler de justice revient dans ce contexte à se questionner sur les priorités à accorder en matière de distribution des ressources rares. En cas d’épidémie de grippe, par exemple, qui recevra en priorité le vaccin ? Les enfants, les personnes âgées, les femmes, les professionnels de santé, etc. ? Il existe évidemment de très nombreuses façons de répondre à cette question de la distribution équitable des ressources rares. Il ne s’agit pas de donner une part égale à chacun, mais plutôt de tenir compte des spécificités de chacun, qu’il s’agisse de besoins particuliers, de mérites, d’utilité sociale ou encore de pouvoir d’achat. Déterminer quelles routes il faut construire en fonction de l’utilité sociale est tout à fait différent d’opérer le choix en fonction des besoins de certaines populations. L’aide à des populations spécifiquement démunies sera considérée par certains comme un devoir moral sans que ce soutien contribue nécessairement au bien-être global du pays. Je pense pourtant qu’il s’agit là d’un repère essentiel qui constitue mon critère de discernement en matière de justice. Dès lors, s’il faut faire des choix budgétaires en matière de construction de route, la question sera alors : quelles populations particulièrement démunies profiteraient-elles le plus de la construction d’une route.

J’ai commencé mon intervention en parlant des routes à la fois comme remède et comme poison. On pourrait prendre distance avec l’analogie médicale pour plus simplement parler des routes comme d’un cadeau, un merveilleux cadeau, un don qu’un État peut faire à sa population. Mais attention, comme l’écrivait il y a longtemps le célèbre sociologue Marcel Mauss, un don n’est jamais gratuit ! Je ne parle pas ici d’argent, mais de liens sociaux. Faire un don crée du lien social entre le donateur et le receveur. Quelqu’un donne, un autre reçoit et à un moment ou un autre, il faudra qu’il rende ce qu’il a reçu. Je t’offre un cadeau pour ton anniversaire, tu le reçois avec plaisir, mais j’attends que toi aussi tu m’offres quelques chose lorsque ce sera mon anniversaire. Voilà le fondement même du lien social.

Quel sont donc les liens que les routes créent entre l’État et les citoyens ? Se contenter de recevoir passivement ces routes briserait le cycle que crée naturellement le don. Qu’est-ce que les routes créeront comme devoir social chez les citoyens ? Comment pourront-ils donner à leur tour ?

Je vous laisse avec cette question en ajoutant une mise en garde. Nous le savons tous, il existe des cadeaux empoisonnés. Ce sont ces cadeaux qu’on ne comprend pas, dont on ne saisit pas le sens ou qu’on soupçonne de cacher de mauvaises intentions chez leur auteur. A l’inverse, les vrais et beaux cadeaux sont ceux qui scellent une véritable relation. Tout cela ne peut que nous encourager à certes créer des routes pour construire la société, mais aussi à ne pas oublier que la société doit être forte pour accueillir des routes.